

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OMNIBUS

Journal humoristique, amusant, drolatique, surtout pas politique, par-dessus tout très peu littéraire.

Paraissant le SAMEDI de chaque semaine.

M. LOUIS FRASSE PLAINVAL, propriétaire et rédacteur en chef.

Toutes les factées qui nous seront envoyées par les plumes imberbes seront insérées avec une scrupuleuse exactitude.

Une conversation à la Salle de Lecture du Parlement.

Deux messieurs se rencontrent à la Salle de Lecture, se saluent et prennent chacun un journal.

Je vais essayer de vous faire connaître ces Messieurs peut être y parviendrai-je.

M. B. de St. A. (en voilà des initiales hein ?) Physique assez insignifiant. Couleur de la moustache, presque rouge carotte. Regard semblant fuir les yeux qui se fixeraient trop longtemps sur lui. Vêtu d'un pardessus qui descend un peu plus haut que la cheville, et qui semble vouloir cacher d'autres parties du vêtement peut-être moins neuves et moins propres que le pardessus qui ne l'est guère.

Ce monsieur doit être méchant : un sourire railleur et sarcastique est presque en permanence sur ses lèvres. Il porte la tête basse. Quand il n'a pas de parapluie à l'une de ses mains, il les met assez volontiers derrière le dos.

Il est Français, par conséquent mon compatriote. On le dit assez bon musicien, il chante bien la romance aussi. Il possède enfin les quelques qualités qui quoique faisant ressortir un homme ne l'empêchent pas d'être parfois superficiel.

Le second de ces messieurs, M. E. G. a le regard franc autant que l'autre semble être fourbe. Je me contenterai de dire pour que l'on n'ait pas de peine à le bien reconnaître que c'est le meilleur musicien, comme le meilleur organiste de la ville de Québec.

La conversation s'engage entre ces deux messieurs :

E. G. Tiens, M. Louis Frasse de Plainval a chanté dimanche à l'église de St.-Patrice. Le connaissez-vous ?

B. d. St. A. Très peu, je ne lui ai parlé que deux ou trois fois.

E. G. On dit beaucoup de bien de sa voix.

B. d. St. A. Allons donc mon cher, il n'est pas musicien le moins du monde. Sa voix devient rauque quand elle est donnée toute entière. Du reste il a fait un fiasco complet à St.-Patrice.

E. G. Je l'ai moi-même entendu et j'ai cru lui trouver une voix sympathique qu'il conduit très bien.

B. d. St. A. Quand il chante en voix de tête oui... et encore.

E. G. On dit qu'il va faire paraître un journal, l'*Omnibus*, on le pose même comme un homme intelligent et travailleur. Il a fait la réfutation de la *Vie de Jésus* de E. Renan.

B. d. St. A. (Avec un mouvement d'épaules). Vous croyez cela vous, vous êtes bien bon. C'est une blague, à mon avis il est incapable de diriger et d'écrire un journal. Tout ce qui a été dit sur son compte dans les journaux est autant de humbug.

E. G. Vous ne paraissez pas lui porter grande affection à ce monsieur ; vous a-t-il donc fait quelque chose ?

B. d. St. A. Non..... non..... je n'ai contre lui aucun grief ; mais enfin quelle sorte de journal sera le sien, je languis de le voir. Il a la prétention d'en faire une feuille comique, satyrique et sérieuse en même temps, est ce que cela a le sens commun ? Il prétend aussi traiter des questions de commerce ; avouez mon cher E. G. que c'est vouloir nous en imposer.

E. G. Peut être attendons pour juger.

Ce cher compatriote, ce cher B. d. st. A. comme il semble me porter de l'intérêt ; qu'en dites vous lecteurs ? Voudriez vous par hasard cher ami, me déclarer laguerre ainsi que vous l'avez fait à beaucoup d'autres avant moi ?

Vous suis-je donc antipathique parce que M. E. G. semblait avoir de l'estime pour moi, Laissez-moi vous dire en passant que j'en suis bien flatté ; c'est si précieux l'estime d'un honnête homme et je suis si heureux quand un homme intelligent me compte au nombre de ses amis.

La conversation que je viens de rapporter et qui vous le savez, est exactement et fidèlement retracée me fait entrevoir que vous voulez me jeter le gant. Qu'a cela ne tienne monsieur, allez y de bon cœur ; ce gant, je le ramasserai, je n'ai cependant pas l'habitude d'en porter, mais soyez assuré que je n'oublierai pas de le mettre le jour où il faudra que je m'occupe de vous.

Je ne sais pas qui vous êtes ; mais, chose très consolante pour moi, je sais qui je suis.

Si j'en crois l'estime que tout le monde vous porte ici, je n'aurai pas beaucoup de peine à me faire aimer autant que vous, et veuillez bien noter je vous prie, que c'est à l'estime publique je tiens moi.

Depuis mon arrivée, je n'ai eu qu'à me louer de toutes les preuves de sympathie dont j'ai été l'objet de la part de ces messieurs les canadiens, et voilà que vous mon compatriote, cherchez sans raison, sans le moindre motif, à faire douter de moi avant même que j'ai commencé la publication de mon journal.

Vous avez eu tort, monsieur, c'est d'un mauvais cœur d'abord ; c'est surtout d'un homme à la fois jaloux et stupide.

Plus heureux que beaucoup d'autres Français venus ici avant vous, vous avez une position qui vous permet de regarder en face l'avenir. Est-ce une raison plausible pour chercher à empêcher les autres de parvenir ? Je ne le pense pas. Vous avez donc eu tort, mais je vous le répète, vous trouverez à qui parler, et je vous jure que je ne reculerai pas devant la lutte.

Restons en là, et laissez-moi vous dire en passant que s'il m'arrivait jamais d'être souffleté en plein hôtel, je ne traduirais pas devant la justice celui qui aurait eu assez de courage pour me punir de le trouver ridicule après avoir bu son vin. Je vous remercie néanmoins ; j'étais très embarrassé pour trouver une entrée en matière, sans vous et votre bon caractère, je ne sais ma foi pas ce que j'aurais dit au public dans mon premier numéro, maintenant cela ira tout seul.

Je dois vous dire, chers lecteurs, quelle couleur je veux donner à mon *Omnibus* ; voilà justement le hic, car je ne sais vraiment pas comment je vais m'y prendre pour vous l'expliquer.

Ce premier numéro ne doit être considéré que comme prospectus ; au lieu d'avoir seize pages d'impression comme il les aura dorénavant et ainsi que j'en ai fait la promesse à mes abonnés ; il n'en possède que huit. J'avais promis de le faire sortir le samedi 14 août, et j'ai tenu à ne pas manquer à cette promesse.

Notre but est très simple, le voici. Faire rire, si c'est possible, les gens trop sérieux, empêcher de pleurer ceux qui n'en ont pas envie.

Avant tout et surtout, laissez-moi vous dire que mon *Omnibus* peut être lu par la jeune fille, comme par la mère de famille, par le jeune homme comme par les gens mûrs, par l'homme politique aussi bien que par celui qui ne l'est pas. Nous aurons atteint notre but, si en rentrant chez lui après la fatigue du jour, le négociant et le travailleur trouvent dans notre *omnibus* quelques petits articles attrayants par leur gaieté.

Nous ferons de l'esprit tant que nous pourrons ; s'il nous arrive d'en manquer, eh bien nous en emprunterons, nous fouillerons partout, nous déterrerons tous les vieux bouquins, afin de trouver quelques-uns de ces bons petits récits ou quelques-uns de ces bons mots que l'on ne peut lire sans rire. Car enfin les journaux politiques c'est très beau c'est vrai, mais c'est assomant parfois, aussi bien pour celui qui les écrit, que pour celui qui les lit

Demandez à ces messieurs de la presse sérieuse si ce n'est pas leur avis.

L. F. P.

(A continuer.)

Ainsi que l'ont annoncé plusieurs journaux de Québec, nous commencerons après le cinquième ou sixième numéro, la biographie de tous les contemporains illustres du Canada.

Terrible Catastrophe.

Notre ville vient de voir s'accomplir un suicide, commis dans des circonstances vraiment extraordinaires.

Jeudi dans la soirée, un jeune homme paraissant en proie à une violente agitation, se rendait au domicile de M. Marsais et le priait en grâce de vouloir bien lui prêter quelques-unes de ses poésies.

M. Marsais ne se doutant pas le terrible usage qu'il voulait en faire, eut l'imprudence de condescendre à sa demande.

Le malheureux était las de la vie, il voulait en finir avec elle. Aussitôt arrivé chez lui, il boucha hermétiquement toutes les fentes des portes et des fenêtres, se coucha sur son lit, et disposa sur sa table les élucubrations poétiques de M. Marsais.

Il commença de s'élever par la chambre de subtiles vapeurs d'ennuie, une forte odeur d'absurdités et de lieux communs se fit bientôt sentir, de mortelles exhalaisons s'échappaient du manuscrit par des fissures imperceptibles, et elles ne tardèrent pas à remplir toute la chambre.

Le jeune homme se sentit pris d'un vague étourdissement ; il eut encore la force d'écrire quelques lignes, puis sa tête retomba sur l'oreiller, et ce fut pour jamais.

Le lendemain on trouva ce billet sur sa table : M. Marsais est innocent de ma mort. C'est moi qui ai pris volontairement un volume tout entier de ses poésies. Priez pour moi.

En présence de cette tombe à peine fermée, à la vue d'une famille tout entière plongée dans la désolation ; nous serait-il permis de supplier M. Marsais au nom de ce qu'il a de plus cher au monde, au nom de la sûreté publique et du bon sens outragé, de s'absorber tout entier dans la vente de ses eaux-de-vie et de nous délivrer à tout jamais de son laudanum littéraire.

La maison chaloupin (peut ou bien s'appeler Chaloupin ?.....) y gagnera.... et nous aussi.

Nobody

Le Coin des Préjugés.

Après le plaisir d'honorer les préjugés de mes contemporains, je n'en connais pas de plus grand que celui de les démolir.

On se sent très fier, lorsqu'on a jeté quelques bonnes vérités à la face de son siècle, et l'air de la ville semble meilleur.

++
F
5001
A1
05

Le coin des préjugés, c'est le coin le mieux rempli de notre cerveau.

On a trouvé sur notre crâne la bosse de l'amour, la bosse de l'avarice et la bosse du crime : personne n'a découvert la bosse des préjugés.

Nous l'avons tous ;
Ou plutôt elle se développe en nous, ou sur nous avec l'âge.

L'enfant n'a d'autre préjugé que de croire que le pain est spécialement fait pour servir d'assiette aux confitures.

Mais, vite ! on détruit ce préjugé en lui donnant sur les doigts.

En vieillissant, les préjugés poussent à mesure que les cheveux tombent.

Ce devrait être le contraire et l'expérience devrait nous servir à quelque chose. Mais quel joli préjugé, l'expérience.

Drôles de leçons, que celles du passé, leçons apprises à grande peine, bien souvent à nos dépens, et qui, comme toutes les leçons, sont oubliées.. dès qu'on les a récitées.

Un des plus jolis préjugés que je connaisse c'est la lune de miel.

La lune de miel, cette expression enivrante et poétique, sert à désigner le temps qui s'écoule pendant que deux êtres faits pour s'entredéchirer s'occupent à s'étudier, à deviner les côtés faibles l'un de l'autre, absolument comme pour une citadelle qu'il s'agit de prendre et de piller.

En pareille cas, les baisers servent de bombes.

On n'aime qu'une fois, encore un préjugé !

On aime vingt fois, on aime cent fois !

Seulement, on aime en détail.

Si l'on réfléchissait bien, on verrait qu'on aime séparément tantôt une chevelure blonde, tantôt un œil bleu, tantôt des ongles roses, tantôt une cheville agaçante. Mais une femme de pied en cap, jamais.

Pourquoi l'amour le plus complet ne vous empêche-t-il pas de trouver charmante une inconnue que vous rencontrez dans la rue ?

C'est que l'homme a beau aimer une femme, il aime toujours la femme !

Un préjugé fort à la mode, c'est celui qui consiste à dire : *J'écrirais si je voulais.*

Depuis que nous sommes en train de fonder un journal, les rues sont pavées de gens qui nous abordent pour nous donner des plans d'article.

—Vous savez, disent-ils, j'écrirais bien.....mais ça prendrait du temps ! Seulement, vous devriez traiter cela, vous ! voilà mon idée.....

Un autre vous arrive joyeux, la face épanouie ;

—Ah ! mon cher, j'ai pour votre journal une blague délicieuse. Ecoutez moi ça.

Vous écoutez.

—Eh bien ! dit le conteur en riant beaucoup, mais beaucoup..... Supposez que je m'appelle Lips.

—Bien ! très bien !

—Supposez que j'ai la peau rouge, ou verte, ou noire.

—La peau verte ?

—Supposez-le. Eh bien ! en me montrant à vos amis, vous direz : *Regardez donc la peau qu'a Lips.*

Le monsieur rit

Quand à vous, encore un peu vous seriez suffoqué.

L'amitié, la reconnaissance, le désintéressement, l'amour de la patrie et tous ces grands mots avec lesquels jonglent si bien les gens qui cultivent les phrases à effet ; sont malheureusement quelquefois, eux aussi, des mots vides de sens et peuvent s'ajouter à la liste déjà si considérable de nos préjugés.

Mais à quoi bon médire de son siècle, en devient-il meilleur ?

Oui certes, elle est grande la liste de nos préjugés, aussi n'en ferai-je pas ici l'énumération. Je voudrais qu'il nous soit permis, si toutefois nos lecteurs veulent nous y aider un peu, de voir la liste de nos abonnés lui faire en longueur la concurrence la plus désastreuse.

NOBODY.

A mon ami Auguste Huot.

Ami, courbe le front, accepte sans murmures
Les arrêts de Celui, qui d'un souffle divin
Ici-bas nous jeta, nous, pauvres créatures
Et nous fit : *Pauvres êtres ! des jouets du destin.*
Oh ! Je comprends les pleurs qui mouillent tes paupières,
Je partage avec toi ta trop juste douleur ;
Je mêle à tes regrets, mes regrets, mes prières,
Pleure mon pauvre ami, c'est un besoin du cœur.

.....
La vie n'est qu'un chemin rempli de précipices,
De fatigues sans nombre et de soucis sans fin,
D'amères dérisions, de cuisants sacrifices,
Nul le soir n'est certain d'avoir un lendemain !
La mort - La mort partout, la mort dans la mesure.
La mort dans les palais ! la mort près du berceau !
Elle nous suit toujours, son sinistre murmure
Ne finira jamais ! Dans l'humaine nature
Tout deviendra sa proie : rien n'échappe au tombeau !
Mais après le grand saut que tous nous devons faire,
Nous goûterons là-bas le repos éternel.
Plus heureuse est la sœur, là-haut que sur la terre ;
Elle fut bonne épouse, elle fut bonne mère,
Elle priera pour toi en t'attendant au ciel !

LOUIS FRASSE PLAINVAL.

Québec, 12 août 1869.

Une conversation entre deux voyageurs à bord d'un steamer de la Compagnie du Richelieu.

1er voyageur—(Belge). Savez-vous, mon cher monsieur, qu'un voyage se fait d'une manière fort agréable à bord des magnifiques steamers de la Compagnie du Richelieu ?

2ième voy. (Français). C'est une justice à rendre à cette administration. Le confortable ne laisse rien à désirer. Y a-t-il longtemps que vous voyagez en Canada ?

1er voy. Bientôt cinq ans et j'ai toujours eu à me louer de la façon d'agir de messieurs les employés.

2ième voy. Oh ! il est incontestablement certain qu'il régnait chez les fonctionnaires une urbanité digne d'éloges.

Le sifflet nous empêche d'en entendre d'avantage, mais, ayant voyagé nous même a bord du *Montréal* et du *Québec*, nous reconnaissons que l'appréciation des deux voyageurs citée plus haut est d'une justesse irréprochable.

Il serait bien difficile en effet, de trouver des fonctionnaires plus galants avec les dames, plus convenables en un mot, sous tous les rapports, que M. Deschamps et les capitaines Labelle et Nelson.

La Compagnie du Richelieu doit s'estimer très heureuse de posséder des représentants dignes et intelligents comme ces Messieurs.

A Batons Rompus.

Un de nos amis nous a cueilli le petit dialogue suivant, en tendu l'autre jour, dans un des bureaux du gouvernement.

Un employé est depuis un quart d'heure, les bras croisés, dans l'attitude de la contemplation;

—A quoi pensez-vous donc, monsieur, lui dit le chef de son département?

—Ah! monsieur, je suis tellement abruti que souvent je crois penser et ça n'est pas vrai?

Une anecdote dont on nous garantit l'authenticité. Par exemple, je vais procéder avec la prudence la plus absolue. Je ne risquerai pas même des initiales, je crains trop d'irriter les susceptibilités qui bordent notre chemin.

Je vous dirai donc que la femme d'un riche marchand de Québec, a souvent le plaisir de voir les indigents frapper à sa porte.

Elle les reçoit on ne peut mieux,—c'est une justice à lui rendre—Elle leur dit gracieusement qu'ils ont bien fait de songer à elle.

—Je connais tant de personnes riches et charitables! Madame une telle, par exemple. Elle est comme moi; il n'y a pas de visites qu'elle aime autant que celles des malheureux.

Ce disant, notre charitable femme s'empresse de donner obligeamment au pauvre diable . . . la rue et le numéro de son amie, madame une telle.

C'est,—disent les mauvaises langues—, tout ce qu'elle leur donne.

Une lady qui se fait annoncer dans le *Waterloo Journal*, de San-Francisco, décrit ainsi sa propre personne :

“J'ai juste vingt ans, mais je ne veux pas me marier avant d'avoir deux ans de plus. J'ai fait mes études au séminaire de Marietta. Je puis et j'aime à m'occuper de tous les travaux de mon âge, tels que la confection du pain, des gâteaux, le blanchissage des chemises. Je sais broder et coudre des pantalons. Je sais patiner, monter à cheval, danser, jouer du piano, filer au tour, faire enfin tout ce qu'on peut raisonnablement attendre d'une personne de mon sexe. Quant à l'équitation, j'en sais assez pour faire le pari suivant: le premier venu n'a qu'à m'amener deux chevaux; j'en choisirai un: j'aurai dix pieds d'avance; si, avec l'autre cheval et dans l'espace d'un mille, il peut m'attraper, je lui appartiendrai; dans le cas contraire, le cheval deviendra ma propriété.

“Je suis hydropathe, je ne prends ni thé, ni café, et n'ai pas de corset; mon mari sera libre à ce sujet de faire comme il lui plaira. Je crois aux droits de la femme, mais ne trouve point convenable qu'elle se mêle de politique. Je ne suis ni grande ni petite, ni grosse, ni mince; je suis comme je suis. Je ne mets ni blanc ni rouge. Je veux que mon mari ne touche ni aux liqueurs ni au tabac. Il peut être jeune ou âgé, riche ou pauvre, mais pourtant sans que cela soit à l'extrême. Il faut qu'il ait une bonne éducation, qu'il soit industriel, et qu'il me laisse libre de faire mes volontés.”

Nous nous empressons de porter à la connaissance de cette charmante lady l'annonce qu'un jeune homme de Cincinnati a publiée dans les journaux de cette ville.

Il est à la recherche d'une épouse, et donne son signalement en ces termes :

“Je suis blond; je louche à peine; j'espère un héritage d'un oncle qui pourrait me laisser, s'il voulait, 42,000 dollars; je suis robuste, adroit, capable de tout; avec ma femme, je serai souple comme un gant.

Un insenséisme musical pour finir.

On me le raconte à l'instant et il est si atrocement effrayant que je ne puis le garder sans danger, j'en tomberais malade.

Je crie : *Garc!* et je le lâche.

—Savez-vous quelle est la note de musique qui fait “rosse”? Ne cherchez pas, je vais vous le dire.

—C'est “sol”.

—On dit toujours : “*Sol fait rino*,” n'est ce pas? Eh bien, puisque “*Rino c'est rossz*,” donc “**SOL FAIT ROSSE.**”

Nobody.

EXPLOITS CYCÉNÉTIQUES.—Ceci est arrivé à un de nos plus adroits chasseurs de Québec. Les mauvaises langues prétendent même, que quoiqu'il ne trouve pas une seule pièce de gibier, il en apporte quand même.

Un jour, il avait tué trois bécassines mais de bécassos point; c'était son grand chagrin. Chemin faisant, notre homme avise un bon habitant, offrant précisément en vente le gibier après lequel il soupirait.

—Combien vos bécasses, brave homme, lui demanda-t-il?

—Un écu la pièce, monsieur.

Le chasseur prend la bête, l'examine, la tâte, souffle sur les plumes :

—C'est bien maigre pour un écu.

—Maigre ou non, c'est mon prix. . . je n'en rabats pas un sou.

—C'est le cas?

—C'est le cas.

Tout en jasant, notre Nemrod escamote subtilement la bécasse à laquelle il substitue sa bécassine.

—Jésus, mon Dieu, s'écrie l'habitant frappé de l'amaigrissement instantané de son gibier. Voulez-vous bien finir de manier ma marchandise. De ce train là, vous en aurez bientôt fait un *moigneau*.

A PROPOS DE MA DÉFUNTE PIPE!

SOUVENIRS HISTORIQUES.

Il m'est arrivé hier un bien grand malheur: *J'ai cassé ma pipe!*

Vous rirez peut-être, chers lecteurs, de mes lamentations à propos d'un morceau de terre cuite. Mais, si vous saviez qu'elle était belle. Et puis elle était si respectable, vu son grand âge; elle ne datait pas de Mathusalem, oh non certainement, mais elle était à mon service personnel depuis neuf ans passés; au 25 juin passé elle avait atteint sa dixième année.

Savez-vous pourquoi je l'aimais; non n'est-ce pas? Eh bien je vais vous le dire: D'abord elle était si jolie, comme je vous l'ai dit plus haut; tuyau pas plus long que deux pouces; cuillottée jusqu'à la gueule, d'un noir à défier le plus bel enfant du Congo.

Le temps produit sur une pipe le contraire de ses effets sur l'homme: l'âge amène sur nos cheveux ce que nous sommes convenus d'appeler la neige des ans, comme disait ce bon Bé-ranger; tandis qu'à la pipe la plus blanche, il donne une couleur foncée, ni marron ni noire, mais qui défierait toute imitation.

Elle avait des blessures aussi; trois brèches magnifiques à la gueule, cassures vénérables, et qui attestaient de ses états de service.

Je vous le répète donc: *J'ai cassé ma pipe*, et je vous payer mon tribut à sa mémoire. Je vais vous raconter son histoire. Si elle vous ennuie, ne m'en veuillez pas trop; si elle vous fait dormir, j'aurai presque droit à votre reconnaissance. En effet: on paie habituellement au moins trente sous une potion opiacée, ordonnée à un malade, pour lui donner le sommeil. Eh bien, à vous qui êtes bien portant, (je l'espère du moins), je ne demanderai rien pour le tour de force. Puissiez-vous même rêver, si mon bavardage vous endort, que toutes les

pipes sont au diable, et que vous fumez un magnifique Londrès ou un pur Havane, deux qualités qui pour moi n'en font qu'une malgré la différence dans leur dénomination. Allons bon, voilà que j'insulte les marchands de tabac. Pardonnez moi, Messieurs les vendeurs de nicotine ; cela m'est échappé involontairement. Je n'ai pour ma part aucun grief contre vous. . . . au contraire !

Ces quatre mots : *J'ai cassé ma pipe* ont réveillé en moi des souvenirs à la fois chers et douloureux. Je les entendis prononcer dans deux circonstances solennelles et terribles, bien rapprochées l'une de l'autre.

La première fois, c'était le 24 juin 1859. Les plaines magnifiques et riches de Solferino tremblaient sous les détonations puissantes et multipliées des canons français et Autrichiens. Les carabines jalouses, mêlaient leurs notes moins vibrantes mais plus précipitées à ce concert de mort. Duo terrible entre ces basses et ces ténors de la guerre. La reprise du cœur était des oris de victoire ou de défaite, de mort, de rage et d'agonie. Musique funèbre, qui a pour auteur et maître la Fatalité ! pour acteurs et exécutants les fils du même Dieu ! pour instruments des engins mortels ! pour chef d'orchestre la discorde entantée par l'ambition ! pour spectateurs le silence et l'immensité, et pour juge la Postérité !

A deux heures de l'après-midi, le 1er régiment de grenadiers de la Garde Impériale (division Camou) était presque complètement détruit par le feu d'une division ennemie toute entière. Le colonel de Bretteville (un vrai type celui-là, vaillant soldat et homme du monde) sentait que la position était désespérée. Nuo, la face noircie par la fumée de la poudre, cette tête avait une expression sublime à force d'être effrayante. A un moment où tout semblait perdu, les mots suivants sortirent de sa bouche contractée par une douleur morale indescriptible : " Ils n'auront donc pas à mon adresse une balle qui m'évite la honte d'une défaite ! . . . " " Mon colonel, dit une voix à côté de lui, il n'y a pas de honte possible dans la défaite quand on se bat un contre dix comme nous le faisons en ce moment. Pour mon compte personnel, je leur dois un petit chien de ma chienne : ils ont cassé ma pipe. "

Ces quelques paroles venaient d'un sous-officier, le fourrier Dagnan, que j'ai eu l'honneur de compter au nombre de mes meilleurs amis. Le brave garçon venait d'avoir le petit doigt de la main droite coupé à la première phalange par une balle qui, ricochant sur la plaque du ceinturon, avait traversé sa giberne au moment où il y portait la main pour prendre une cartouche. Or cette giberne renfermait avec les munitions, le vieux brûle-gueule de campagne. De là le désespoir du pauvre fourrier. Cinq minutes après, le clairon du 2e régiment de zouaves sonnait la charge. Les enfants de Bugnard arrivaient au secours de leurs frères d'armes, s'élançant baïonnettes en avant sur la division autrichienne et, au bout de quelques instants, l'aile gauche de la division de la Garde Impériale était complètement dégagée. Un régiment s'était battu seul contre huit mille hommes pendant deux grandes heures et n'avait pas perdu une semelle de terrain.

Le lendemain 700 hommes du 1er grenadiers manquaient à l'appel. Le fourrier Dagnan à peine âgé de vingt ans, était fait chevalier de la Légion d'Honneur. Le colonel de Bretteville avait gagné ses épaulettes de général. La pipe seule fut oubliée. Elle ne fut même pas portée à l'ordre du jour. Oh ingratitude !

Voilà ma première histoire, lecteur. Elle est vraie comme la vérité, ainsi que disait ce bon vigneron qu'on appelait Paul-Louis Courrier. Le décès de ma pipe m'a amené à vous parler de quelques-uns des braves enfants de cette France que nous aimons tant.

La seconde est plus triste et j'en fus encore un des témoins oculaires comme de la première.

C'était encore pendant la même journée. Dans l'après-midi, au bruit de la bataille s'était mêlé celui d'une tempête effrayante et terrible. On out dit que le ciel voulait aussi prendre part à cette scène fratricide. La pluie tombait par torrents ; les mugissements du vent couvraient parfois le bruit de la fusillade. Les éclairs mêlaient leur leur violacé et sinistre à celle qui sortait des armes de 140,000 hommes. Sur un parcours de sept kilomètres, le vent malgré sa violence avait peine à chasser la fumée compacte sortie de 150,000 bouches à feu. L'eau tombée du ciel se mêlait à la poussière et au sang et formait une boue repoussante. Des milliers de cadavres et de blessés gisaient çà et là sur cette mare sanglante. Les morts semblaient menacer encore l'ennemi qui les avait frappés. La rage ou la douleur, le désespoir ou la colère, avaient imprimé leur dernière contraction sur leurs faces blêmes et livides. Ici, un blessé demandant du secours. Près de lui, un autre appelant sa mère absente. Non

loin de ces deux malheureux, une sœur de St. Vincent de Paul, cette sainte sœur du soldat, donnant des soins assidus à un malheureux expirant. Un peu plus loin un mourant s'arrachant avec une fureur passionnée une carabine fumante encore, sur sa poitrine fracassée, d'où s'échappait avec la vie des flots de sang. Son dernier rôle est une malédiction ou une sublime exclamation : vive la France !

Dormez en paix vaillants et chères victimes ; si vos yeux avant de se fermer pour jamais n'ont pas revu cette mère que vous appelez dans votre agonie ; ils ont vu de la haut les pleurs de notre mère commune : la France ! si Dieu a exaucé les prières de celle qui vous donna le jour, vous devez occuper dans l'éternité la place rayonnante des martyrs.

Après la charge brillante poussée par trois escadrons du 1er Chasseurs d'Afrique et un escadron du 2e régiment de la même arme sur l'Infanterie autrichienne, l'adjudant A. Bouisson du régiment d'Artillerie à cheval de la Garde Impériale, reçut l'ordre de se porter avec une pièce de canon à 500 mètres de la 2e division de la Garde. Le feu à mitraille de cette pièce devait protéger le changement de position qui allait s'opérer. Les régiments reposés arrivaient au pas de course relever ceux qui venaient de voir mourir la poussière à la moitié des leurs.

Ce mouvement était à peine exécuté, que le maréchal Rognault de St. Jean d'Angely ordonnait une conversion sur la gauche ; conversion qui portait tout à fait les troupes nouvellement engagées sur le flanc droit de la ligne de bataille Autrichienne. Cette savante manœuvre fut exécutée en un clin d'œil. La fusillade se fit entendre de plus belle ; de nouveaux morts tombèrent.

Les obus, les boulets, les balles et la mitraille vinrent encore semer le trépas sur cette nouvelle et toute fraîche cible virante. La bataille venait de recommencer avec une nouvelle vigueur. Les soldats (non, c'est les géants que je veux dire,) entendaient à peine les commandements de leurs officiers ; commandements parfois interrompus et coupés par la mort. Celui qui chargeait son arme n'était pas sûr de la tirer. Bientôt une fois de plus, la fumée vint aveugler cette masse haletante effrueuse. Les coups de feu n'étaient plus dirigés qu'au hasard. Parfois une balle Française venait frapper une poitrine Française.

Et cela dura encore trois grandes heures ! Trois heures pendant lesquelles le fer et le plomb vinrent briser plus de 15,000 existences ! Trois heures qui firent par la suite porter le deuil à des milliers de familles ! trois heures enfin qui firent s'ouvrir et se combler le lendemain des quantités considérables de fosses sur cette même terre arrosée déjà un demi siècle avant ; du sang des soldats de la 1er armée d'Italie.

La miséricorde divine est immense, est-il dit quelque part. Puisse-t-elle s'étendre sur ceux qui croient marcher à la gloire en se frayant des chemins dans le sang. Puisse-t-elle surtout au jugement dernier ne pas demander un compte sévère aux ordonnateurs de pareilles boucheries, des soixante mille tombes creusées au pied du Pô, du 20 mai au 1er août 1859. Pourvoyeurs de champs de bataille, où cherchez vous l'immortalité !

La pluie torrentielle tombée à Solferino (le jour où l'histoire du trois peuple s'augmentait d'une nouvelle page sanglante) mêlée aux larmes que durent verser les pères, mères, frères et sœurs de ceux qui tombèrent la bus ; n'ont pas lavé la tache voilée à d'un crêpe dont vous couvrites ce jour-là le grand livre de l'humanité !

Après la conversion opérée par le 2e division de la Garde, l'adjudant Bouisson se trouva complètement isolé à une distance de 1,800 mètres au moins de sa Division. Bientôt ses artilleurs furent mis hors de combat. Il avait lui-même reçu dans le bras droit, presque à la jonction de l'épaule, une balle qui lui avait fait une blessure profonde et douloureuse. Il restait seul avec son maréchal de logis chef de pièce (L. Caseneuve.)

L'ennemi continuait son mouvement en avant. Bientôt il n'y eut plus qu'une distance de 300 mètres entre ces deux héros et le régiment autrichien qui s'avancait sur eux. Seuls ils chargèrent la pièce, et à chaque décharge, les rangs ennemis s'éclaircissaient. La distance ne fut bientôt que de 50 mètres. " Rendez-vous ", cria une voix. Une dernière décharge de mitraille répondit seule à cette sommation. Mille fusils qui ne firent qu'une seule détonation furent dirigés vers le même but : l'adjudant Bouisson tomba percé de onze balles sur lesquelles trois portèrent en pleine poitrine. Presqu' aussitôt il se releva pour retomber encore sur les genoux. Par un hasard miraculeux Caseneuve ne fut pas touché. " Ne vous rendez pas ", cria Bouisson d'une voix tonnante ; et par un effort surhumain il se précipita sur l'affût brisé qui portait avec peine le bronze devenu muet, il saisit dans ses bras la partie de la classe

comme pour la défendre de son corps. Mais presque immédiatement les deux bras se tendirent et il retomba sans vie.

L'ennemi n'avait plus rien à craindre désormais, aussi, en moins d'une minute, la pièce de canon était entourée et Caseneuve fait prisonnier. Quelques instants après, la place où s'était passé le drame héroïque et lugubre que je viens de raconter rapidement et très imparfaitement, était éacuée.

Les corps inertes et chauds encore, restaient seuls, comme pour attester de ce sanglant épisode.

Le surlendemain de la bataille, le régiment autrichien qui s'était si bien battu contre deux hommes, promenait triomphalement devant les rangs de son armée, la seule pièce de canon prise aux Français pendant tout le cours de la campagne. Ils devaient être fiers ces braves; cet engin de mort inventé par les hommes avait coûté la vie à plus de cent créatures de Dieu. Un bloc de fer vaut bien le souffle de vie que le Tout-Puissant a mis en nous.

O Progrès! où s'arrêteront tes travaux de destruction?

O Gloire! que tu dois coûter de remords à ceux qui l'obtiennent à de tels prix.

Cependant, malgré ses nombreuses blessures, Bouisson n'était pas mort. Quelques heures après il fut transporté à l'ambulance par les soins d'un aumônier, un de ces saints qui, bravant les dangers et la mort sur un champ de bataille, viennent au péril de leur vie, apporter aux soldats expirants les dernières consolations de la Religion.

J'avais été moi-même blessé, vers midi ou une heure. Une balle traversant ma botte à l'écuillère était venue se loger dans ma jambe gauche. L'os avait été légèrement fracturé, et il fallut plus tard, extraire la balle entrée dans le mollet.

Vous savez peut-être, chers lecteurs ce que c'est qu'une ambulance provisoire en campagne. Néanmoins je veux essayer de vous décrire celle dans laquelle j'avais été transporté. Cette description est du reste nécessaire à la fin de mon récit.

Ne vous figurez pas un intérieur d'hôpital avec des lits propres douillet et moelleux. Quelques boîtes de pailles (et on n'en a pas toujours) étaient étendues ça et là sur la terre nue.

Ceux des soldats qui furent les plus grièvement blessés à Solferino eurent pourtant une tente pour les préserver de la pluie. J'eus la bonne veine d'être de ceux-là. Pénétrez avec moi sous cette tente et voici le triste spectacle qui vous y attend.

Une vingtaine de patients. Quelques sœurs de charité allant d'un blessé à l'autre; portant partout leurs soins avec leurs douces et saintes paroles. Deux prêtres montrant du doigt le ciel à deux malheureux qui frapperont bientôt aux portes de la vie éternelle. Ils viennent de signer le certificat de bonne conduite à ces deux braves qui étaient pleins de vie il y quelques instants. "Allez tranquilles vaillants enfants, disait ces deux bons prêtres, vos fautes passés vous sont pardonnés. Montez aux cieux le front couvert d'une auréole de gloire et de la couronne du martyr. Amen!"

L. F. P.

A continuer

Avertissements.

HOTEL DES BAINS,

Unique dans la Ville de Québec,

RUE DU PALAIS,

TENU PAR

N. LA FORCE.

CET Hôtel se recommande d'une façon toute spéciale par le confort de sa table, la bonne tenue de son appartement et de sa bonne situation.

Salle de Bain d'une propreté remarquable.

Bain à toute heure.

Québec, 14 août 1869.



Compagnie du Richelieu.

LIGNE DES VAPEURS DE LA MALLE ROYALE

ENTRE

QUEBEC ET MONTREAL.

LE VAPEUR

MONTREAL,

CAPITAINE ROBERT NELSON

PARTIRA TOUS LES

LUNDIS, MERCREDIS ET VENDREDIS,

A QUATRE HEURES P. M.

LE VAPEUR

QUÉBEC,

CAPITAINE J. B. LABELLE,

PARTIRA TOUS LES

MARDIS, JEUDIS ET SAMEDIS.

PRIX DES PASSAGES :

CHAMBRE (Souper et Lit de Cabine inclus).... \$3.00
ENTREPOINT..... 1.00

J. E. DESCHAMPS,
Agent.

Québec, 14 août 1869.

FRECHET'S, MOUNTAIN HILL HOUSE,

No. 5, RUE DE LA MONTAGNE,

CET Hôtel 1^{re} catégorie, considérablement agrandi et restauré par le soin de son habile propriétaire offre aux touristes et aux voyageurs des conditions de confortable qu'aucun autre hôtel ne peut surpasser et de bien être.

Table d'hôte de 1^{re} classe le matin, à 1 heure et à 6 heures.

E. C. FRECHET,
Propriétaire.

Québec, 14 août 1869.

HOTEL BLANCHARD,

En face de l'Eglise Notre-Dame,

TENU de père en fils depuis 40 ans par les MESSIEURS BLANCHARD.

Cet Hôtel, tant connu à Québec défie toute espèce de concurrence, par sa position topographique et le confortable de ses services. Québec, 14 août 1869.

H. POURTIER,

MEDECIN-DENTISTE, RUE ST. JEAN.

Clients considérable, Réputation bien établie.

Québec, 14 août 1869.

LES DRAMES DE PARIS

PAR

PONSON DU TERRAIL.

I

C'était en 1812.

La Grande-Armée effectuait sa retraite, laissant derrière elle Moscou et le Kremlin en flammes, et la moitié de ses bataillons dans les flots glacés de la Bérésina.

Il neigeait...

De toutes parts, à l'horizon, la terre était blanche et le ciel gris.

Au milieu des plaines immenses et stériles se traînaient les débris de ces fières légions, naguère conduites par le nouveau César à la conquête du monde, que l'Europe coalisée n'avait pu vaincre, et dont triomphait à cette heure le seul ennemi capable de les faire reculer jamais : le froid du nord.

Ici, c'était un groupe de cavaliers roidis sur leur selle et luttant avec l'énergie du désespoir contre les étreintes d'un sommeil mortel. Là, quelques fantassins entouraient un cheval mort qu'ils se hâtaient de dépecer, et dont une bande de corbeaux voraces leur disputait les lambeaux.

Plus loin, un homme se couchait avec l'obstination de la folie, et s'endormait avec la certitude de ne se point réveiller.

De temps à autre, une détonation lointaine se faisait entendre ; c'était le canon des Russes. Alors les traînards se remettaient en route, dominés par le chaleureux instinct de la conservation.

Trois hommes, trois cavaliers, s'étaient groupés à la lisière d'un petit bois, autour d'un amas de broussailles qu'ils avaient à grand-peine dépouillées de leur couche de neige durcie, et auxquelles ils avaient mis le feu.

Chevaux et cavaliers entouraient le brasier, les hommes accroupis et les jambes croisées, les nobles animaux la tête basse et l'œil fixe.

Le premier de ces trois hommes portait un lambeau d'uniforme encore recouvert des épaulettes de colonel. Il pouvait avoir trente-cinq ans ; il était de haute taille, d'une mâle et noble figure, et son œil bleu respirait à la fois le courage et la bonté.

Il avait le bras droit en écharpe, et sa tête était enveloppée de bandelettes sanglantes. Une balle russe lui avait fracassé le coude, un coup de sabre lui avait ouvert le front d'une tempe à l'autre.

Le second de ces trois personnages avait dû être capitaine, si l'on en croyait son uniforme en haillons ; mais, à cette heure, il n'y avait plus ni colonels, ni capitaines, ni soldats.

La Grande-Armée n'était plus qu'un triste amas d'hommes en haillons, fuyant l'apre bise du nord bien plus que les hordes du Don et du Caucase, déchainées à leur poursuite comme une bande affa-

mée de loups et d'oiseaux de proie.

Ce dernier était également un jeune homme, au front bas, au teint olivâtre, au regard mobile et indécis ; ses cheveux noirs trahissaient l'origine méridionale ; à son accent traînant et à la vivacité de ses gestes, on devinait un de ces Italiens si nombreux, sous le premier empire, dans l'armée française.

Plus heureux que son chef, le capitaine n'était point blessé, et il avait supporté plus facilement jusque-là les atteintes mortelles de ce froid terrible qui refoulait vers le sud les audacieuses légions de César.

Le troisième, enfin de cette petite bande était un soldat, un simple hussard de la garde, dont le rude et mâle visage prenait parfois une expression farouche quand le canon des Russes tonnait dans le lointain, tandis qu'il devenait tout à coup anxieux et caressant si son regard s'arrêtait sur son jeune chef épuisé et tout sanglant.

C'était le soir, la nuit tombait, et les brumes du crépuscule commençaient à confondre la terre blanche et le ciel gris.

— Passerons-nous la nuit ici, Felipone ? demanda le colonel au capitaine Italien. Je me sens bien faible et bien las, ajouta-t-il, et mon bras me fait horriblement souffrir.

— Mon colonel, s'écria vivement Bastien, le hussard, avant que l'Italien eût répondu : il faut réparer, le froid vous tuera.

Le colonel regarda tour à tour le soldat et le capitaine.

— Croyez-vous ? dit-il.

— Oui, oui ! répéta le hussard avec la vivacité de l'homme convaincu.

Quant au capitaine italien, il paraissait réfléchir.

— Eh bien, Felipone ? insista le colonel.

— Bastien a raison, répondit le capitaine ; il faut remonter à cheval et marcher aussi longtemps que possible. Ici, nous finirons par nous endormir, et pendant notre sommeil le brasier s'éteindrait et nul de nous ne se réveillerait plus..... D'ailleurs, écoutez..... les Russes approchent..... j'entend le canon.

— Oh ! misère ! murmura le colonel d'une voix sourde ; qui m'eût dit jamais que nous en serions réduits à fuir devant une poignée de Cosaques ! Oh ! le froid... le froid !... quel ennemi acharné et terrible. Mon Dieu ! si je n'avais pas froid...

Et le colonel s'était accroupi devant le brasier et cherchait à ranimer ses membres engourdis.

— Tonnerre et sang ! grommela Bastien, le hussard ; je n'aurais jamais cru que mon colonel, un vrai lion... se laisserait ainsi abattre par cette gueuse de bise qui siffle sur la neige durcie.

Le soldat, en parlant ainsi tout bas, enveloppait le colonel d'un regard plein d'amour et de respect.

La face de l'officier était devenue livide et trahissait ses horribles souffrances ; tout son corps grelottait et tremblait, et la vie, chez lui, semblait s'être concentrée tout entière dans ses yeux, qui conservaient leur expression de douce et calme fierté.

— Eh bien, reprit-il, partons, puisque vous le voulez, mais laissez-moi me réchauffer un instant encore. Quel horrible froid !... Ah ! je souffre comme je n'ai jamais souffert.... Et puis je meurs de som-

XXX
++
F
5001
A1
05

meil... Mon Dieu ! si je pouvais dormir une heure... rien qu'une heure !

Le capitaine et le hussard se consultèrent du regard.

—S'il s'endort, murmura Felipone, nous ne pourrions plus le réveiller et le remettre en selle.

—Eh bien, répondit le courageux Bastien se penchant à l'oreille du capitaine, je l'emporterai tout endormi. Je suis fort, moi, et pour sauver mon colonel.....ah ! je deviendrais un Hercule.

Le capitaine, la tête penchée en arrière, semblait écouter des bruits lointains :

—Les Russes sont à plus de trois lieues, dit-il enfin, la nuit approche, et ils camperont bien certainement avant d'arriver jusqu'à nous. Puisque le colonel veut dormir, laissons-le dormir; nous veillerons, nous.

Le colonel entendit ces derniers mots, et il tendit la main à l'italien.

—Merci, Felipone, dit-il, merci, ami ; tu es bon et courageux, toi, tu ne te laisses pas abattre par ce gredin de vent du nord. Oh ! le froid !

Et le colonel prononçait ces derniers mots avec l'accent de la terreur.

—Mais je ne suis point blessé, moi, répondit l'italien, et il est tout simple que je souffre moins.

—Ami, reprit le colonel, tandis que le hussard jetait dans le brasier tout ce qu'il trouvait de broussailles et de branches mortes autour de lui, j'ai trente cinq ans. Soldat à seize ans, j'étais colonel à trente ; c'est te dire que j'ai été brave et patient. Eh bien, mon énergie, mon courage, tout, jusqu'à l'indifférence avec laquelle j'acceptais les privations sans nombre de notre noble et dur métier, tout vient échouer contre cet ennemi mortel qu'on appelle le Nord. J'ai froid !.....Comprends-tu ?

—En Italie, j'ai passé treize heures sur un champ de bataille sous un monceau de cadavres, la tête dans le sang, les pieds dans la boue.

—En Espagne, au siège de Saragosse, je suis monté à l'assaut avec deux balles dans la poitrine ; à Wagram, je suis resté à cheval jusqu'au soir, la cuisse traversée d'un coup de baïonnette. Eh bien, aujourd'hui, je ne suis plus qu'un corps sans âme, un homme à moitié mort.....un lâche qui fuit un ennemi qu'il méprise ! les Cosaques ! Et tout cela parce que j'ai froid !.....

—Armand.....Armand, courage ! dit le capitaine nous ne serons pas toujours en Russie... nous regagnerons des climats moins durs.....nous reverrons le soleil..... et les lions sortiront alors de leur torpeur.

Le colonel Armand de Kergaz, c'était son nom, hochait tristement la tête.

—Non, dit-il, je ne reverrai ni le soleil, ni la France.....Encore quelques heures de cet horrible froid, et je suis mort !

—Armand !...

—Mon colonel !...

Exclamèrent en même temps le capitaine et le hussard.

—Je meurs de froid, murmura le colonel avec un sourire navré, de froid et de sommeil.

Et comme sa tête s'inclinait sur sa poitrine, et que cette torpeur invincible qui coûta la vie à tant de nobles cœurs, dans cette lamentable retraite de Rus-

sie, commençait à s'emparer de lui, le colonel fit un suprême effort, rejeta vivement la tête en arrière et dit :

—Non, non, je ne peux pas dormir encore ; il faut que je songe à ceux qui sont là-bas.

Et son regard était tourné vers l'horizon, dans la direction de la France.

—Amis, continua-t-il en s'adressant à la fois au soldat fidèle et dévoué et au capitaine, vous me survivrez tous deux, sans doute, et vous garderez mon souvenir. Eh bien, écoutez, je vous confie ma volonté dernière, je vous recommande ma femme et mon enfant.

Il tendit de nouveau la main au capitaine Felipone, et poursuivit :

—J'ai laissé là-bas, dans notre France aimée, une femme de dix-neuf ans et un enfant qui venait de naître. Bientôt, peut-être, la femme sera veuve et l'enfant orphelin.

—Armand ! Armand ! dit le capitaine ne parle donc point ainsi ; tu vivras !

—Oh ! je voudrais vivre ! murmura-t-il ; vivre, et les revoir tous deux !.....

L'œil du colonel étincelait, tandis qu'il parlait ainsi, d'espérance et d'ardent amour.

—Mais, reprit-il avec un triste sourire, je puis mourir, aussi..... et la veuve et l'orphelin ont besoin de protecteurs.

—Ah ! colonel, s'écria Bastien, vous savez bien que s'il vous arrivait malheur, votre hussard donnerait sa vie seconde à seconde, et son sang jusqu'à la dernière goutte pour votre femme et votre enfant.

—Merci ! dit le colonel ; je compte sur toi. Puis il regarda l'italien.

—Et toi, dit-il, toi, mon vieux camarade, mon ami, mon frère ?

Le capitaine tresseaillit, et un nuage passa sur son front. On eût dit que de lointains souvenirs venaient d'être évoqués chez lui par les dernières paroles du colonel.

—Tu viens de le dire, Armand, répondit-il ; ne suis-je pas ton vieux camarade, ton ami, ton frère ?

—Eh bien, si je meurs, reprit le colonel, tu seras l'appui de ma femme, le père de mon enfant.

Une vive rougeur monta, à ces mots, au visage du capitaine ; mais le colonel n'y prit garde, et il ajouta :

—Je sais que tu aimais Hélène, et tu sais bien aussi que nous la laissâmes libre de choisir entre nous deux. Plus heureux que toi, je fus l'élu de son cœur, et je te remercie d'avoir accepté ce sacrifice et d'être demeuré l'ami de celui qui fut ton rival...

Le capitaine avait les yeux baissés. Une pâleur mate venait de succéder à l'incarnat de son front, et si son interlocuteur eût eu tout son sang-froid et n'eût été dominé par ce mélange atroce de souffrances morales et de douleurs physiques, il eût compris qu'une lutte violente s'élevait dans le cœur de l'italien torturé par un souvenir.

—Si je meurs, acheva le colonel, tu l'épouseras... Tiens...

En prononçant ce dernier mot, le colonel ouvrit son uniforme et tendit un pli cacheté à Felipone.

(La suite au prochain numéro.)